

t h é â t r e

7·8 mars 2007

mercredi · jeudi

Hamlet

de William Shakespeare

théâtre du
paSSage

P r o g r a m m e d e s o i r é e

7-8 mars 2007

t h é â t r e

mercredi · jeudi

20h

Durée: 2h

Traduction

Yves Bonnefoy

Mise en scène

Valentin Rossier

Assistant à la mise en scène

Eric Salama

Assistanat

Alice Berthet

Décor

Gianni Ceriani

Peinture plateau

Pietro Musillo

Eclairage

Laurent Junod
Michel Guibentif

Univers sonore

Sarten

Maitre d'armes

Jan Fantys

Costumes

Nathalie Matriccioni

Maquillage

Suzanne Pisteur

Administration

Philippe Clerc

Promotion et relation presse

Erika Titus

Interprétation

Valentin Rossier [Hamlet]
Fanny Brunet [Ophélie]
Roberto Molo [Claudius]
Valeria Bertolotto [Gertrude]
Maurice Auffer [Polonius]
Frédéric Polier [Premier comédien, □
□ le fossoyeur, le spectre]
Thierry Jorand [Un comédien, Horatio, □
□ Osric]
Matthias Urban [Un comédien, Marcellus, □
□ un fossoyeur]
Pietro Musillo [Un comédien, Bernardo]
Olivier Yglesias [Laërte, Francisco]
Thibaud Saâdi [Guildenstern]
Mauro Bellucci [Rosencrantz]

Production

Helvetic Shakespeare Company Genève

Avec le soutien de

Pro Helvetia
Corodis

Location au 032 717 79 07



grande.salle

La question de Hamlet

Cette pièce si redoutée et non moins redoutable pourrait se définir comme un tourbillon de tourments philosophiques et métaphysiques. Tout le monde connaît la fameuse réplique de Hamlet: "Être ou ne pas être, telle est la question", ce qui pourrait dire grossièrement: à quoi bon vivre, si ce n'est que pour mourir. Car la thématique de la mort est bien le questionnement embryonnaire de ce tourbillon grandissant. Le refus d'accepter la mort comme fait inéluctable et naturel nous amène à croire que la mort n'est pas sans vie et qu'il y a une vie après la mort. Ce qui pourrait expliquer l'apparition du spectre du père de Hamlet. Affabulation, vision ou réalité?

L'important n'est pas de croire ou non à l'apparition du fantôme, mais plutôt d'entendre ce qu'il a à dire et d'accepter la convention de l'impossible dans un monde du possible. Car après tout cela n'est que du théâtre, et le théâtre demande cet effort de crédulité aux spectateurs.

Nous devons croire ce qu'entend et ce que voit Hamlet, sinon comment pourrions-nous comprendre Hamlet. L'horrible vérité sort de la bouche des morts. Son oncle, Claudius, a assassiné son père et épousé sa mère, devenant ainsi le nouveau roi du Danemark. Hamlet se voit trois fois usurpé. Il a perdu un père, un trône et une mère. Car il est inconcevable de considérer mère celle qui épouse l'assassin du père. La plainte du spectre devient colère de Hamlet et le porte à une folie meurtrière. Pourtant, il détient cette vérité d'une ombre de l'obscur. Vérité incertaine pour un monde logique.

Faut-il croire la voix des morts ou s'arrêter à la voie du bon sens. Telle est la question! La réponse n'a qu'une alternative: vengeance ou oubli.

Un père meurt
Un roi disparaît
Une mère reste reine
Un roi devient oncle
Une reine devient autre

Valentin Rossier

7-8 mars 2007

t h é â t r e

mercredi · jeudi

Intentions de mise en scène (extraits)

Nous sommes invités dans un couloir du château. Au sol, un grand tapis rouge, ici et là, quelques rideaux rouges aussi. Trois lustres monumentaux viennent compléter le dispositif, nous rappelant qu'ici est la demeure des puissants, et que les méandres de leurs questionnements, de leurs actions, sont à la mesure du poids de leurs charges.

Ici se cristallisent les passions humaines – relation parents enfants, folie, amour et pouvoir, rôle du théâtre - et finalement, les interrogations sur la mort, qui est la grande affaire de la vie.

Le couloir du soupçon

Le bi-frontal: deux gradins ou deux publics se faisant face et, entre deux, la scène où se déroule le théâtre. La mise en abîme pour l'acteur qui interprétera Hamlet. A chaque extrémité du plateau de jeu, deux énormes rideaux de velours rouge se faisant face eux aussi. Ces rideaux ne s'ouvriront jamais. Les personnages de la pièce apparaîtront discrètement, tels des espions, dans l'interstice se trouvant au milieu des rideaux. Ainsi Hamlet se sent prisonnier, ne pouvant savoir quels sont les personnages qui vont apparaître, ne sachant pas non plus si ces personnages l'espionnent à travers la fente ou de derrière les rideaux.

Pris en étau entre "les" publics, Hamlet ne pourra échapper à son destin. Le doute et le soupçon le rongent, lui qui ne peut faire confi-

ance en quiconque si ce n'est au public. Il deviendra le confident de celui-ci, partageant avec lui sa paranoïa ou sa certitude selon le cours des choses.

Car il faut bien comprendre que Hamlet ne peut être sûr de rien si ce n'est de son "humeur bouffonne" qui lui permet de masquer de réels soupçons quant à la culpabilité du roi, son oncle, époux de sa mère, la reine. Il y a là quelque chose d'anormal; les frères ne succèdent pas aux frères, sauf en l'absence d'héritier direct. Hamlet, avant même l'apparition du spectre, est convaincu qu'il est victime d'une injustice grave. L'aventure de Hamlet est due dans un premier temps à son éviction du trône.

L'usurpation est l'un des principaux facteurs de l'intrigue. La tragédie d'un génie pris au piège des circonstances et incapable de s'en libérer. C'est pourquoi les rideaux ne s'ouvriront jamais et le public sera des deux côtés, tel une souricière.

Hamlet dans cette configuration scénique est comme asphyxié. Les spectateurs seront dans une obligation de sympathie envers leur héros; souffrir avec lui, se mettre dans sa peau, comprendre sa situation et tenter en esprit d'y trouver une issue.

Hamlet est une grande figure tragique, or la tragédie a été donnée aux hommes pour qu'ils oublient leurs maux médiocres dans la contemplation d'une souffrance qui, sinon, leur serait intolérable.

Location au 032 717 79 07



grande salle

La folie de Hamlet

On ne peut parler de la folie de Hamlet sans parler de l'apparition du spectre. Cette vision à elle seule pourrait être considérée aujourd'hui comme folie. Certes Hamlet exprime plus d'une fois des doutes à l'égard du fantôme, mais ces doutes ne touchent pas à sa véracité. Il le reconnaît comme un esprit et y croit sans la moindre hésitation. Ce qu'il met en doute c'est l'identité du fantôme et sa nature. Est-ce vraiment l'esprit de son père ou bien un démon? Et pourquoi pas un ange? Pour lui toute la difficulté est là. En ce qui concerne la crédibilité du spectre, n'oublions pas qu'il apparaît à quatre individus représentant trois points de vue caractéristiques sur la spiritualité, qui parlent et réagissent sous l'emprise du visiteur de l'autre monde. C'est un fait; Shakespeare est soucieux de la crédibilité de l'existence du spectre. Nous devons y croire comme Hamlet y croit sinon comment pourrions-nous comprendre la tragédie de Hamlet? C'est à la suite de son apparition que Hamlet doit venger son père assassiné par son oncle devenu roi.

Mais quelle que soit l'urgence des ordres du spectre, ils sont impossibles à exécuter dans l'immédiat, parce que Hamlet est tenu d'agir sans faire de tort à sa mère et parce qu'il n'est pas sûr de la bonne foi du fantôme. Il lui faut un temps de réflexion. C'est alors que la folie ou

"humeur bouffonne" de Hamlet intervient, car cette humeur naît spontanément et le soulagement qu'elle lui apporte l'incite consciemment à la cultiver et à la prolonger. En un mot, Shakespeare veut nous faire sentir que Hamlet affecte la folie parce qu'il ne peut pas l'éviter.

Le fardeau tragique fait son œuvre, Hamlet se rend compte qu'il n'est plus entièrement maître de lui-même. Quoi de plus naturel que de dissimuler sa dépression nerveuse sous un masque lui permettant de s'y abandonner quand la crise est trop forte? Car Hamlet affecte cette "humeur bouffonne" sous le coup de l'impulsion soudaine, la première parmi tant d'autres; elle lui est manifestement suggérée par l'apparition du spectre et il l'adoptera tout au long de la pièce comme un déguisement commode en attendant que ses plaies viennent à maturité. Sa folie devient un paravent, à l'abri duquel il lance ses traits d'esprit.

Imaginer *Hamlet* sans la folie de Hamlet, ce serait faire perdre à la pièce presque tout esprit et tout élément comique. C'est même ce qui retient notre intérêt et notre admiration pour ce personnage devenu mythique.

Valentin Rossier

7-8 mars 2007

t h é â t r e

mercredi · jeudi

Hamlet, une histoire

Etre ou ne pas être. Plus de quatre cent ans plus tard, la question est toujours là. Ici aussi: que raconter en quelques lignes sur *Hamlet*, alors qu'à en croire Giuseppe Tomasi di Lampedusa, "on pourrait remplir des bibliothèques entières avec tout ce qui a été dit sur cette tragédie"? Une tragédie, Hamlet fut dans la vie de Shakespeare déjà, qui perdit, en 1596, son fils de onze ans prénommé ainsi (ou Hamnet ou encore Hammet, les sources divergent). Une tragédie vieille de plusieurs centaines d'années ensuite, histoire dont s'inspira l'auteur pour écrire sa pièce. Un tournant dans sa carrière, première pierre de sa période majeure, qui comprendra aussi *Le roi Lear* et *Mesure pour mesure*. Un chef-d'œuvre indémodable, indémodé, joué, selon Lampedusa toujours, de façon ininterrompue depuis sa création. Preuve qu'il n'y a pas qu'au royaume de Danemark où il y a quelque chose de pourri.

Hamlet, prince privé de père par son oncle et sa mère. Jeune homme incapable d'aimer Ophélie. Dépressif, Hamlet? Fou? Pas fou? Hystérique comme le diagnostiquait Freud? Neurasthénique comme le pensait Goethe? Tout cela à la fois? A chacun son prince! Le génie de Shakespeare est là. Matériau inépuisable d'interprétation (jusqu'à l'iconoclaste *Enquête sur Hamlet* de Pierre Bayard), d'expériences théâtrales aussi, surtout, témoin le *Presque Hamlet* (au Passage en 2002) dans lequel Dan Jemmett et Gilles Privat faisaient tenir le drame d'Elseneur dans un service à thé. Ou encore le brillant *Rosencrantz et Guildenstern sont morts*, de Tom Stoppard, que monta Valentin Rossier (au Passage également, en 2001).

Impossible, sur quatre siècles, de ne retenir qu'une version d'*Hamlet*. D'autant que le texte a aussi quitté la scène, des adaptations cinématographiques qu'en firent Laurence Olivier (1948) ou Kenneth Branagh (1996) à cet *Embrumé*, polar poilant de Viard et Zacharias. À signaler quand même la mise en scène qu'Antoine Vitez en fit à Chaillot en 1982. Celles de Daniel Mesguich (trois versions différentes), de Patrice Chéreau (1989), de Peter Brook évidemment, qui commença par questionner la pièce (*Qui est là?*), puis qui en proposa une relecture resserrée, en anglais d'abord, en français ensuite (*La tragédie d'Hamlet*), toutes deux illuminées par un prince vif et désabusé. Gérard Philipe l'aurait-il été? La mort l'a fauché alors qu'il s'apprêtait, à trente-sept ans, à lui prêter son talent.

Location au 032 717 79 07



Ce n'est pas seulement mon manteau d'encre, ma □ □
□ chère mère,
Ni ce deuil solennel qu'il faut bien porter,
Ni les vains geignements des soupirs forcés,
Ni les fleuves intarissables nés des yeux seuls,
Ni même l'air abattu du visage, non, rien qui soit
Une forme ou un mode ou un aspect du chagrin,
Qui peut me peindre au vrai. Ce ne sont là que □ □
□ semblance, en effet,
Ce sont là les actions qu'un homme peut feindre,
Les atours, le décor de la douleur,
Mais ce que j'ai en moi, rien ne peut l'exprimer.

Hamlet
Traduction d'Yves Bonnefoy




Bientôt au Théâtre du Passage

théâtre

Biedermann et les incendiaires

de **Max Frisch** par la **Comédie de Saint-Etienne**

La pièce, écrite en 1957, nous revient toute brûlante d'actualité (rem: elle a été créée en novembre 2005, période marquée, en France, par l'embrasement de nombreuses banlieues). D'autant que Rancillac a la bonne idée de faire interpréter le chœur des citoyens - à la fois pompiers, comité de veille et chœur grec - par des comédiens dispersés dans la salle. Dans un épilogue hilarant et inédit en français, nous sommes en enfer, les incendiaires, potes à Lucifer, accueillent les Biedermann qui n'en mènent pas large. Mais ils sont sauvés par la CGT locale. Furibard, parce que le ciel vient d'amnistier des hommes politiques comme on a coutume de le faire sur terre, l'enfer se met en grève. On ne saurait rêver plus actuelle parabole. "Ce qui m'a passionné dans cette pièce, dit Rancillac, c'est la question de l'impuissance. Celle d'un monde qui geint mais ne sait pas se battre, d'une génération aux ailes rognées qui ne sait pas dire non. On sait que le monde va mal, qu'il y a de la misère, que le tiers-monde et les banlieues explosent, mais on se rabat sur le silence. Les incendiaires disent tout mais personne ne les croit."  Libération

supplémentaire jeudi 5 avril, 20h, grande salle

café littéraire

Pages de Passage avec Thierry Luterbacher

Son premier roman, *Un cerisier dans l'escalier*, en 2001, lui avait valu plusieurs distinctions. Les deux suivants, publiés chez Bernard Campiche, ont confirmé la place importante prise par Thierry Luterbacher en quelques années à peine dans le paysage littéraire romand.

jeudi 22 mars, 18h30, petite salle, entrée libre